

Témoignage de Jean Galle (Bi 40-44), élève - Maquis du Cantal et de la haute Lozère

Tout a été dit sur les actions des différents maquis auxquels des enfants de troupe ont participé. Peu, par contre, concerne les conditions de vie. La guerre est un retour à l'âge primitif où le contact avec la nature est quelquefois un peu brutal et pourquoi pas salubre. Dans les armées modernes, les soldats reçoivent des rations individuelles où tout est prévu, du nombre de calories aux mesures prophylactiques. Ce fut notre grand étonnement lorsque après être devenus des EVDG (engagés volontaires pour la durée de la guerre) nous reçûmes nos premières rations " K ". Au maquis, il n'en était pas de même : au Mont Mouchet, nous avions du pain et du fromage du Cantal à discrétion. Pour nous qui venions de connaître quatre années de rutabaga, topinambour, hachis Parmentier comprenant de la vache vraiment réformée et dans lequel nous ajoutions la mie de notre unique morceau de pain " *stück de Brot* " du repas afin que ce soit plus consistant, le cantal et le pain à profusion, c'était Byzance, l'orgie gastronomique. Le qualitatif importait peu, seul comptait le quantitatif. Evidemment, je ne dirais pas que les conditions de fabrication du fromage correspondaient aux normes actuelles de Bruxelles, mais l'estomac était plein. L'inconvénient de ce type de nourriture était qu'il nous provoquait des aphtes, beaucoup même, mais nous ne savions pas quelle en était l'origine, alors nous continuions à dévorer notre fromage. Il y avait bien 3 ou 4 roulantes qui nous cuisinaient le fameux " *rata* ", spécialité typiquement militaire, mais comme nous étions nombreux, la part de chacun était faible. Nous dormions sous des parachutes. Une toile posée au sol était supposée nous garantir du froid et de l'humidité, mais ce n'était qu'une supposition. Nous avons touché une couverture par homme et comme, même en juin, il faisait froid - le Mont Mouchet est à 1465 m - nous dormions tout habillés, bien serrés les uns contre les autres et il était hors de question de se lever la nuit pour satisfaire un ou des besoins dit(s) naturel(s) De toute façon en juin, les nuits sont courtes.

En Lozère, les conditions étaient différentes. Au grand rassemblement humain du Mont Mouchet avaient succédé de petits groupes appelés " compagnies " mais qui en fait ne rassemblaient que l'équivalent d'une section réduite à 25 ou 30 hommes. Nous dormions dans des granges, sur de la paille, tout habillés, avec notre sac pour oreiller (comme dans Sambre-et-Meuse) et notre arme chargée à côté de nous, pour être prêts en cas de surprise bien que nous montions la garde à tour de rôle, seul, à l'extérieur, ce que je n'aimais pas beaucoup, je dois dire. Dans ces groupes d'hommes, vous en trouvez toujours un qui sait faire la cuisine. Nous avions un boucher qui faisait office de cuisinier. Il devait faire du 43 ou 44 de tour de cou si bien que son nom de guerre était " *Taureau* ". Les légumes, nous les trouvions sur place chez les paysans, mais la viande nous était livrée tous les deux ou trois jours, par camion, dans un sac de jute qui avait souvent servi à transporter des pommes de terre. Et l'hygiène ? Allez-vous dire, bof, bof, bof... nous avons nos propres critères de qualité. Ils étaient réduits à trois : la viande était bien rouge, alors pas de problèmes, elle commençait à grisailier, alors nous la lavions immédiatement soit au robinet, soit dans la rivière, nous la découpons en morceaux et la faisons cuire aussitôt pour obtenir ce fameux rata qui nous durait deux jours. Si vraiment elle sentait mauvais, alors à notre très grand regret nous la jetions, mais cela n'est pas arrivé souvent. Vous allez penser que nous devons avoir des gastro-entérites. Je vais vous décevoir, la gastro-entérite n'existait pas à l'époque. C'est une maladie de peuples trop bien nourris qui se soigne avec des médicaments aux noms barbares. Ce qui nous arrivait quelquefois, c'était d'avoir la chiasse mot qui d'après le Littré vient de chier qui lui-même trouve son origine dans le latin cacare ou l'espagnol cagar. Vous pensez bien que pour si peu mes amis lozériens ne se rendaient pas chez le médecin et celui-ci avec sa voiture fonctionnant au gazogène ne se déplaçait pas pour cela. Encore une fois la médecine ancestrale, naturelle, transmise de génération en génération, par les femmes, jouait son rôle. Un peu de soupe, avec une décoction d'herbes reconnues et en deux jours vous étiez d'aplomb.

Nous avions parmi nous un spécimen assez rare qui en temps de paix ramassait des vipères pour l'institut Pasteur de Montpellier. Son nom de guerre était " *Serpent* ". Il savait où elles se nichaient. Il soulevait une pierre et hop ! On en voyait une qui s'enfuyait. Un jour il fut mordu. Nous pensions qu'il allait en mourir, non, juste un peu de fièvre et ce fut tout. A une autre occasion, avec son bâton fourchu au bout, il en coinça une, sortit son couteau, lui coupa la tête, la dépiauta, coupa des filets sur son dos, alluma un feu et les fit cuire tout en nous invitant à partager son festin. Je n'ai toujours pas dans l'oreille le son d'une seule approbation mais plutôt de dégoût. La chair est blanche et ressemble à

du poulet, mais ce n'est pas du poulet ! Notre hygiène corporelle était succincte, disons occasionnelle. Nous n'avions pas beaucoup de vêtements alors, de temps en temps, nous faisons une petite lessive avec de la cendre pour tout savon et comme il faisait très chaud, dans la journée notre peu de linge était rapidement sec. Tout cela faisait de nous de beaux gaillards, sans cholestérol, sans surcharge pondérale, sans ceci ou cela comme maintenant où le moindre déplacement d'air nous entraîne aux urgences. Cette vie émaillée de dangers nous convenait. Nous étions des adolescents et il existait entre les quatre enfants de troupe que nous étions, Jacques Fabrègue, Jean Galle, Camille Maudeux et Charles Schneider, une fraternité qui ne s'est jamais atténuée et qui dépassait le cadre de la simple camaraderie. Nous étions toujours ensemble en tout temps, en tout lieu, bien incorporés à nos camarades cantalous et lozériens qui nous manifestaient beaucoup de sympathie que nous leur rendions bien volontiers. Le temps passe, la vie aussi, nous ne sommes plus que deux, Jacques Fabrègue et moi. Si nos deux frères sont, comme nous le pensons, au Walhalla des guerriers nord-germaniques et qu'ils lisent mon texte, ils doivent en rajouter car des exploits pas toujours guerriers et pas toujours glorieux, nous ne manquons pas d'en réaliser. Camille et Charles, Jacques et moi nous vous embrassons et sachez que nous sommes avec vous jusqu'au jour où nous vous rejoindrons, fiers de ce que nous avons fait ensemble. Salut !

Jean Galle (Bi 40)